L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN. 11 FEVRIER.

Les races ariennes.

Pendant longtemps on a été sous l'impression que les descendants de Jabhet qui forment les diverses familles de la race blanche, avaient eu leur berceau dans le Caucase. De là le nom de race caucasienne donné à la race blanche. Des travaux historiques récents ont démontré que c'était là une erreur, que les aborigènes caucasiens étaient des Mongoliens. La véritable race caucasienne est donc la race mongolienne ou sémitique.

Quant à la race blanche, son véritable berceau est la Bactriane, contrée d'Asie, qui répond aujourd'hui au Kanat de Balk dans le Turkestan indépendant, et l'Aria située au nord de la Bactriane et dont la capitale Aria est aujourd'hui Herat. Le nom d'Arie ou Ariane s'est étendu quelquefois à toute la contrée située entre la Perse et l'Inde.

Les ariens ou aryas sont donc nos ancêtres les plus reculés. La langue des ariens ou *Ariac* a été l'origine du sanscrit, d'où sont dérivées toutes les langues parlées en Europe et dans quelques autres pays.

Nous trouvons dans un des derniers numéros de la *Revue des deux Mondes*, un article d'Adolphe d'Assier, ayant pour titre "L'évolution des peuples," dans lequel les grands mouvements migratoires des races ariennes sont rapidement résumés et nous avons pensé qu'un extrait relatif à ce sujet spécial serait lu avec intérêt.

Après des considérations philosophiques sur l'homme et sa nature, l'auteur s'exprime ainsi:

II.

La notion morale de justice entre les individus, de solidarité entre les peuples, n'entrant que tard et lentement dans la conscience humaine, les annales des premiers âges rappellent presque toujours des scènes de destruction, qu'on ne peut comparer qu'aux rencontres de certaines espèces animales se disputant le sol. Deux faits ayant la valeur de lois historiques se dégagent cependant de cette confuse mêlée de races. Le premier fait est la marche envahissante de nations à qui le développement des facultés cérébrales assure la victoire sur les autres tribus; le second est la direction constante suivie par le courant humain. Dès avant l'aube des temps historiques, nous voyons les Aryas s'élancer des hauts plateaux de l'Asie centrale et se diviser en deux groupes pour marcher à la conquête du globe. Le premier, tournant vers l'est, descendit d'abord dans les riches vallées de l'Inde, exterminant les populations indigènes, les *Dasyus* des hymnes védiques; puis, côtoyant la race mongolique, trop forte pour se laisser entamer, il envoya des rameaux jusque dans les grandes îles qui forment le prolongement de l'extrémité orientale de l'Asie, et ne s'arrêta que devant l'immensité du grand océan. Le deuxième groupe, se dirigeant vers l'ouest, envahit l'Europe étape par étape, refoulant toutes les peuplades qu'il rencontrait sur sa route. L'avant-garde de cette migration, qui dura probablement de longs siècles, était formée par les Ibères, dont on retrouve les traces depuis le Caucase jusqu'aux colonnes d'Hercule. Là les Ibères attendirent plus de trente siècles que la boussole, maniée par un navigateur de génie, leur permît de reprendre le chemin de l'ouest. Cet homme parut enfin, et dans les dernières années du xve siècle Christophe Colomb, s'élançant vers cette mer inconnue, tenta de rejoindre les Aryas de l'est. Arrêté par le continent américain, il ne put qu'indiquer la route à ses successeurs, et quelques années plus tard les compagnons de Magellan, pénétrant dans le Pacifique, retrouvèrent dans les grandes îles qui avoisinent l'Asie leurs frères de l'est, après plusieurs milliers d'années de séparation. Depuis cette époque, la marche des Aryas vers l'ouest s'est continuée; aujourd'hui encore des légions d'émigrans quittent chaque année le sol appauvri de la vieille Europe, pour aller demander l'existence aux terres fécondes du Nouveau-Monde.

De ce grand courant humain marchant toujours vers l'ouest et embrassant la circonférence du globe, dérivent des courans secondaires offrant tous la même direction, celle du pôle à l'équateur. Cela s'explique sans peine: si nous comparons les peuplades du nord avec celle du midi, nous voyons d'un côté des populations énergiques faites à la fatigue, se trouvant à l'étroit sur un sol ingrat et sous un ciel inclément, de l'autre des nations énervées par la douceur du climat, vivant presque sans travail, tant la terre est fertile. Dès lors, par une sorte d'équilibre, le trop plein des populations septentrionales se déverse en avalanches périodiques dans les riches plaines du sud. L'histoire de l'Occident n'est, à vrai dire, que le récit de ces débordemens ethniques, recouvrant de leurs alluvions les peuples du midi, et des efforts tentés par ceux-ci pour opposer des digues aux flots envahisseurs. La vaste et sombre Germanie, appelée par Jornandès le grand laboratoire des nations, *magna officina gentium*, est la terre-mère des fourmillements humains. Des premières hordes kymriques jusqu'à nos jours, presque tous les grands ébranlemens qui ont agité l'Europe ont eu pour point de départ la puissance prolifique de la race teutonique et l'insuffisance du sol à la nourrir. Par contre, l'histoire n'a enregistré que des désastres, toutes les fois que le courant humain a essayé de remonter vers les pôles. Les annales des peuples, depuis Sésostris jusqu'à Napoléon Ier, démontrent ce fait, on pourrait dire ce contresens historique à chacune de leurs pages.

Premières Représentations.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

DORA.

Comédie en cinq actes, en prose, par V. Sardou.

Depuis son début dans l'art théâtral à l'Odéon, le 1er avril 1854 jusqu'à hier 22 janvier 1877, c'est à dire depuis vingt-trois ans, M. Sardou a produit non loin de *cent cinquante* actes composant une *trentaine* d'ouvrages, dont la plupart sont, comme on le sait, bruyamment et longuement réussi.

L'insuccès immérité de la *Haine* semblait avoir rompu entre le public et le charmeur dramatique le courant de magnétisme qui fut cependant rétabli, mais incomplètement, par *Ferréol*.

Les belles soirées d'antan sont revenues et *Dora* continue les traditions des *Pattes de Mouche*, des *Femmes Fortes* et de la *Famille Benoîton*.

L'art suprême de M. Sardou, c'est de tenir une salle sous la domination impérieuse d'un intérêt incessamment renouvelé et surexcité au plus haut degré.

On serait presque tenté de reprocher à M. Sardou d'abuser de cette faculté qu'il possède dans toute sa puissance; mais il est indéniable que si la critique a ses réserves à faire à ce point de vue, le public ne se plaint pas de cette profusion de ressources à l'aide desquelles l'auteur lui donne abondance d'émotions et profusion de puissances.

M. Sardou est bien l'écrivain de notre temps dont la manière correspond le plus directement à la surexcitation nerveuse d'auditeurs qui ont besoin de sensations nombreuses et diverses.

Or, depuis la première scène jusqu'à la dernière, l'œuvre nouvelle, *Dora*, satisfait cette appétence, car elle a trois qualités: De l'esprit, du mouvement et du cœur. C'est l'esprit qui se charge d'engager l'action.

M. Sardou nous dépeint la société qui fréquente ces villes d'eaux ou ces stations hivernales dans lesquelles se mélangent, parfois même se confondent, les représentants de tous les mondes!

Vous m'accorderez bien— dit à une grande dame, un des personnages,—que sous une couche supérieure de noms, de fortunes, d'honorabilités aussi indiscutables que la vôtre, dans ce tas d'irréguliers, d'aventuriers et d'improvisés de toute sorte, il est bien difficile de discerner le vrai du faux, et le réel du postiche.

—Oh!—répond la princesse,—comme si l'on ne savait pas toujours à qui l'on a affaire!

—Eh bien,—riposte l'interlocuteur,—voici des cartes. Je lis les noms et je gage que vous ne me donnez pas sur un seul des renseignements précis.

Et, en effet, on sait bien que celui-ci dépense beaucoup d'argent et joue un jeu d'enfer; que celle-là est jolie; mais est-il riche, ce monsieur qui mène si grand train; mais cette femme si jolie, est-elle fille, épouse ou veuve, honnête ou.... le contraire?

Personne ne répond péremptoirement à la demande de renseignements.

Pas un dont on puisse garantir les moyens d'existence, la moralité.

Quelle philosophique et jolie idée que cette tentative de contrôle sur les personnalités mondaines! et la scène est aussi finement composée que bien conçue.

Il n'y a pas d'essayeur d'or et d'argent qui ait la touche plus sûre et plus délicate que M. Sardou.

C'est au milieu de cette hôtellerie sociale que vivent la marquise de Rio-Zarès et sa fille Dora. Des déclassées ou des mal classées.

Dans toutes les classes, la misère produit des contrastes qui engendrent à la fois le drame et la comédie.

La mère de Dora avait épousé le général espagnol don Alvar Esteban y Fortos, marquis de Rio Zarès, d'abord capitaine général en Catalogne, puis, exilé d'Espagne lors de l'arrivée de Narvaez au pouvoir, et enfin président du Paraguay.

Don Alvar est mort, et la marquise est tombée du haut des grandeurs dans la plus triste situation. Elle n'a plus pour tout espoir que la revendication d'une indemnité qu'elle poursuit par voie diplomatique, à propos d'une saisie de fusils faite au préjudice de don Alvar.

En attendant la solution de cette affaire, la marquise et sa fille vivent...... comme elles peuvent, empruntant par-ci par-là, dînant d'une soupe à l'ail, mais tenant, malgré cela, salon ouvert, dans l'intérêt même des négociations, et aussi pour trouver......un beau mariage.

Le monde, qui est méchant et malin, a bien percé à jour ces secrets des deux femmes et l'on appelle tout bas la marquise "la mère aux fusils" et Dora "la belle artilleuse."

Pauvre Dora! c'est elle la victime! Elle est honnête, bonne, aimante! Elle ne désire [illegible] d'un brave garçon qui lui [illegible] le luxe, mais le bonheur d'être aimée. Seulement, le hasard de la naissance la plonge dans un milieu où ces romans-là sont presque impossibles.

On [illegible] pour que les amoureux sincères et timides montent jusqu'à vous: on est trop bas pour que les vrais gentilshommes descendent jusque-là.

Dora sera condamnée à épouser quelqu'un qu'elle n'aimera pas, ou bien à attendre éternellement peut-être, [illegible] dant, en tous cas s'épuisant, dans cette lutte quotidienne, dans cette recherche du problème terrible de *vivre*.

Aussi, la chère enfant, avec quelle douleur vraie elle s'écrie:

"Ah! que je suis donc lasse de cette vie-là, que c'est donc répugnant, que ça me révolte donc, que ça m'écœure!"

Ce type de Dora est exquis: c'est la marguerite qui pousse au milieu du tas de fumier, graine égarée émergeant en fleur, au-dessus de ce qui est bas et répugnant.

Cependant il y a un homme qui a été séduit par le regard, le charme de Dora. André de Maurillac, jeune officier de marine,—un naïf dirait le monde,—a compris qu'il y avait là une infortune imméritée, et il s'est intéressé à la marquise et à sa fille. Peu à peu, l'intérêt est devenu de l'amour, et, malgré les suppositions perfides ou légères, il demande la main de Dora.

Il était temps: l'affaire des fusils était coulée à fonds: le lendemain eût été cruel pour les deux femmes.

Dora semble donc tenir le bonheur; son cœur déborde!

Ah! dit-elle à André, "je vous aimais bien, mais je ne voulais pas le laisser voir: vous comprenez bien pourquoi?"

Et elle ajoute dans la sincérité de sa conscience et de sa reconnaissance:

"Que vous faites bien, André! Et que vous ne regretterez pas cette action!"

Hélas! La joie de Dora sera de courte durée.

Ici, le drame commence!

Jusqu'alors, nous n'avons eu que la comédie et le roman: comédie satirique, vivante, animée, le roman tendre, émouvant.

Voici la partie dramatique, avec le troisième acte.

C'est le jour du mariage.

Au moment même du retour de l'église, tout l'échafaudage d'amour, d'avenir va sembler s'effondrer.

Un ami d'André, nommé Tékly, tombe —c'est le mot—au milieu de la noce. Il arrive de l'étranger, a appris le mariage de M. de Maurillac, et se hâte de lui serrer la main au débotté.

"Bravo, mon cher, dit-il, bravo d'avoir pris cette résolution; vous allez me présenter à Mme de Maurillac. Je vous félicite d'avoir échappé aux griffes des aventurières de Nice, de la marquise et de sa fille.

Il n'y a rien d'invraisemblable dans cette situation. Qu'on me permette un mot d'*argot parisien* qui rend la pensée de M. Sardou très nette: on commet dans la vie de ces *impairs* qui ont les plus funestes conséquences. Quelqu'un vous parle d'une femme: vous dites d'elle pis que pendre, et c'est justement celle que votre interlocuteur veut épouser.

L'aventure n'est point rare.

André de Maurillac ne révèle pas à Tékly le nom de sa femme. Tékly s'enferre de plus en plus, lorsque Dora apparaît.

Quelle situation!

M. Sardou se complait à ces difficultés qui seraient inextricables pour beaucoup.

Lui, il a tiré de là une des scènes les mieux faites qui soient dans le répertoire moderne.

Mais, avant de l'analyser, expliquons ce qui motive l'accusation de Tékly et abordons la question de l'espionnage, qui est un des ressorts les plus puissants de l'intérêt en cette pièce curieuse.

A Nice, où nous étions au premier acte, on a vu divers personnages dont je n'ai pas encore parlé, car leur rôle ne commence vraiment qu'au point où nous en sommes.

Ces personnages sont: la comtesse Zicka et le baron Van der Kraft.

Zicka est la fille d'une anglaise abrutie par le gin. Elle n'a jamais connu son père: maîtresse d'un aventurier, puis sa complice, elle a été emprisonnée et n'a reconquis sa liberté qu'en consentant à servir la police autrichienne. Van der Kraft, espion autrichien, l'a prise à ses gages.

Zicka a consenti à ce métier, non-seulement par besoin, mais encore par haine contre la société.

"J'ai bien le droit de la mépriser, votre société si bien faite."

Et elle ajoute: "C'est ton œuvre, tout cela, marâtre! tu as tout fait pour m'y jeter.... et rien pour m'en sortir."

Zicka est de l'école de l'*Etrangère*, de M. Alexandre Dumas fils. Seulement l'*Etrangère* agit dans le cercle de la vie privée, tandis que Zicka se venge tout d'abord en travaillant pour le compte des gouvernements.

Elle est espionne.

Cette organisation officielle de l'espionnage féminin, existe-t-elle?

J'entendais, hier, dans les couloirs du Vaudeville: les uns affirmer que c'était une pure invention, les autres citer des faits graves, même des noms et des adresses.

Je laisse à mes confrères *politiques* le soin de traiter la question.

Pour moi, j'accepte entièrement, comme moyen de théâtre, l'affirmation de M. Sardou, qui formule ainsi

"Chaque matin, par delà la frontière, quand le prince A.... ou B.... s'éveille, on lui sert avec son lait certaines lettres parfumées qu'il dépouille en sucrant sa tasse. Et pas une qui n'ait son petit renseignement, et tout ça étiqueté, classé et méthodiquement serré dans sa case! Ce n'est qu'un détail, qu'un mot, moins encore! une seule lettre! mais cette lettre rapprochée d'une autre donnera le mot tout entier. Et ce mot-là ouvrira ses serrures. Et qui l'aura révélé? Toi, moi, nous tous qu'on devrait croire [illegible] par de rudes leçons, mais toujours aussi expansifs avec l'étranger qui nous observe et trop chevaleresques pour lui rendre la pareille!"

Donc, Zicka est espionne attitrée, appointée. Elle va même jusqu'à voler des pièces diplomatiques ou des objets compromettants pour ceux qu'elle veut perdre.

Elle opère une première fois chez Dora et fait ainsi arrêter Tékly, conspirateur hongrois; une seconde fois, chez André de Maurillac, où elle dérobe un projet de traité franco-italien que le jeune officier devait remettre à Rome, en vertu d'une mission spéciale.

Comment toutes les infamies que Zicka commet sont-elles attribuées à Dora? Voilà ce qu'il serait trop long de vous expliquer, et, en vérité, il faut bien, dans le compte rendu, laisser quelques détails secrets, afin de ménager l'imprévu aux spectateurs futurs. Mais fiez-vous en à l'habileté de M. Sardou. Toutes les apparences sont contre Dora: tout est accumulé avec une adresse infinie pour faire croire à Tékly d'abord et à André ensuite que Dora est coupable, et voilà pourquoi Tékly a parlé si inopportunément.

Tékly a beau chercher à retirer ses paroles, André n'est que plus anxieux, plus pressant, et comme le dit fort justement Favrolles, un autre ami d'André:

"C'est précisément ce que vous faites, monsieur Tékly, pour sauver cette malheureuse Dora, qui la condamne implacablement en la privant de cette chose sacrée que vous lui devez à tout prix, la démonstration possible de son innocence!"

Et alors Tékly s'exécute.

Je sais peu de situation aussi poignante que cet entretien si grave, qui a lieu une heure après que la vie de deux êtres a été éternellement enchaînée, et dans lequel chaque mot est une douleur pour le mari trompé.

A cet instant, le ton de la comédie s'élève, grandit, dépasse de cent coudées le niveau des drames ordinaires.

Le vol du document qui lui était confié, achève de mettre le trouble et la conviction dans l'âme d'André; tout est contre Dora. Il a avec elle une explication. [illegible]

En cette scène encore, le type sympathique de Dora apparaît dans toute sa noblesse et dans tout son charme.

Comme les victimes innocentes, Dora ne sait comment se défendre. Elle ne daigne même pas relever cette accusation insensée de vol et d'espionnage.

"Il y a quelque infamie contre moi! André, ne le comprenez-vous pas?

—De qui vient cette infamie?

—Le savez-vous?

—Non!

—Moi non plus, monsieur, cherchez-la; on calomnie votre femme, c'est votre affaire."

André veut se tuer. Enfin la vérité se découvre: c'est Favrolles qui, par des procédés d'investigations dignes d'Edgard Poë, démasque la vraie criminelle.

Le moyen a paru un peu singulier au public, on pourrait même dire alambiqué, car c'est un parfum que Zicka porte sur elle qui trahit son espionnage. Avec ses gants imprégnés de ce parfum japonais, *Kiangk tsi lu*, elle a touché à divers objets chez Favrolles, et celui-ci a la preuve que la comtesse ne recule devant aucune indiscrétion. Il la questionne, lui tend un piége, la fait tomber, suivant sa propre expression, dans la souricière, et venge l'honneur de Dora.

Le piége de Favrolle avait été déjà mis en usage dans le drame du *Bossu*; mais, qui sait? M. Sardou est peut-être l'inventeur de ce truc, inconnu ailleurs, de la comtesse.

Ce qui importe, c'est que l'innocence de Dora soit proclamée.

Mme de Maurillac, toujours bonne, empêche qu'on n'insulte Zicka: "Vous êtes assez punie, et je vous crois bien malheureuse," lui dit-elle.

André n'a pas de peine à se faire pardonner son erreur, et quant à la marquise de Rio-Zarès, elle consent à se réconcilier avec son gendre, et celui-ci promet d'appeler le premier-né......Alvar!

Et le rire revient à la fin comme il avait éclaté au commencement.

C'est le mérite de la comédie de ne laisser que d'aimables impressions, et de ne pas provoquer les mauvaises passions.

La satire politique elle-même est sans fiel, sans âcreté.

Tenez! qu'il est délicat le portrait de la princesse Bariatine, une femme *parlementaire*, ne manquant pas une séance importante des Chambres donnant des dîners et des thés politiques!

Qui pourrait [illegible] cette [illegible] dans laquelle [illegible] a indiqué les côtés [illegible] d'un [illegible] modèle, en ayant le bon goût de n'y pas ajouter des traits exagérés [illegible] dont la malignité [illegible].

M. Sardou avait, au reste, cette distinction [illegible] des étrangères dignes, comme la princesse Bariatine, de l'hospitalité française.

* Zicka elle-même devient moins repoussante, parce qu'elle aime André et qu'elle agit surtout par jalousie.

En résumé, M. Sardou a réussi à écrire une œuvre où l'actualité peut, sans désagrément pour personne, pimenter le ragoût de l'éternelle comédie humaine.

Avec les attraits de l'intrigue, et la verve du dialogue, ce sera la raison la plus [illegible] du succès.

L'interprétation doit cependant être comptée aussi pour beaucoup; elle est telle qu'on n'eût osé l'espérer même de la vaillante troupe du Vaudeville.

Il n'y a que la Comédie Française qui aurait offert un ensemble aussi parfait.

HENRY DE LAPOMMERAYE.

FEUILLETON.

LA LOI DE LYNCH.

Par Augustin Chevalier.

II.—Suite.

Sir John cependant avait défendu sa porte, afin de n'être dérangé par aucune visite; il se tourna d'un air mécontent vers le valet qui, debout derrière sa chaise lui versait à boire, et dit tout bas, après un instant d'hésitation:

—Dick, allez voir

Ralph et Francis venaient de tressaillir simultanément, comme secoués l'un et l'autre par la transmission de la même étincelle électrique. Une grande pâleur envahit peu à peu le front des deux fils de lord Tandol. Le cadet, pour la première fois, osa regarder l'aîné en face. Un flot d'étranges pensées bouillonnait en lui. Une voix intérieure lui criait: — Voilà le vengeur!

Dick fut bientôt de retour. Il tenait un billet cacheté à la main; il le remit en silence au baronnet, et celui-ci, l'ayant lu le passa tout ouvert à lord Tandol. En même temps, il se leva avec beaucoup de calme et sortit par la porte de la salle à manger qui donnait sur le vestibule. Lord Tandol jeta un coup d'œil rapide sur le billet, replia soigneusement le papier et se disposa à le glisser sous l'enveloppe. Ses traits étaient restés aussi impassibles que ceux de sir John.

—Qu'est-ce? se hasarda à demander lady Rose.

Milord, sans répondre, lui tendit la missive. Lady Rose alla vite à la signature, et avec une attention réfléchie se rendit un compte exact du contenu. Ramenant ensuite ses yeux sur Ethelréda, elle lui adressa un sourire singulier; mais pas un mot ne lui échappa, pas un cri n'avait jailli de ses lèvres. Francis immobile, continuait d'étudier la physionomie de Ralph, qui dans son trouble vidait à plein bord un demi-flacon d'eau-de-vie dans son verre de vin de Porto.

Au bout d'un gros quart d'heure d'attente, le baronnet rentra dans la salle: il n'avait rien perdu de son flegme; les muscles de son visage étaient toujours rigides, la prunelle seule rayonnait d'une prodigieuse satisfaction.

—Milady, venez embrasser votre fils, et vous, Ethelréda, votre frère! Venez, venez tous! s'écria-t-il avec une explosion d'orgueil et de bonheur dans la voix, c'est Edgard! Edgard, digne de reparaître sous le toit de son père! Il a craint d'être importun en se présentant à l'heure du dîner; mais nous prendrons le thé ensemble.

Précédées de sir John, Ethelréda et lady Rose s'élancèrent aussitôt vers le parloir. Francis enleva Margaret de sa chaise: lord Tandol suivait à une faible distance, et Ralph, égaré, trébuchant, essayait d'avancer derrière eux.

A l'aspect de sa mère, Edgard s'était précipité dans les bras que lui ouvrait lady Rose. La sensibilité de cette femme si énergique et si fière, si sûre et si maîtresse d'elle-même, avait enfin éclaté; elle pleurait, mais ce n'étaient pas des larmes seulement, c'étaient des soupirs d'amour et de joie entremêlés, accentués d'interjections et de prières, où débordait toute la tendresse de son cœur.

—Mon Edgard! mon enfant! mon enfant chéri! Comme il est beau! comme il est grand! Ah! je serais morte de ne plus te revoir! Si tu dois nous quitter encore, autant vaut que tu me tues!

Dans son délire, elle ne pouvait s'arracher à l'étreinte de ce fils, qu'elle avait pourtant, comme le baronnet, accablé de sa sévérité. Ethelréda, penchée sur son épaule, sollicitait en vain une caresse de son frère, [illegible] dait la joue, et Margaret, [illegible] sur la poitrine de Francis, qu'une impatience bien légitime et bien naturelle avait rapproché de son cousin, l'examinait d'un air étonné en lui montrant dans un joli sourire ses petites dents blanches et bien rangées.

—Ethelréda! c'est donc ta fille! dit Edgard dans une sorte de hoquet coupé de sanglots.

—Oui,.... embrasse-la donc! s'écria-t-elle, puisque tu ne veux pas m'embrasser moi-même.

Pour toute réponse, Edgard la saisit par la taille. Il couvrit son front et ses cheveux d'ardents baisers dont plus d'un s'égarait sur la tête blonde de Margaret, [illegible] sur son visage.

—Tu savais que j'étais mariée? reprit Ethelréda.

—Je l'ai su trop tard! murmura-t-il d'une voix sombre.

Son regard venait de rencontrer celui de Ralph, qui, entré dans le parloir en chancelant, faisait deux pas à sa rencontre. Le malheureux, enfin, par un violent effort, se décida à lui tendre la main; mais Edgard se détourna vivement et mit la sienne avec bienveillance dans celle de Francis.

Ce brusque mouvement de répulsion, s'il avait été remarqué d'Ethelréda ou de lady Rose, les eût probablement fort alarmées l'une et l'autre; mais leur pensée était ailleurs; elles n'y firent aucune attention, non plus que le baronnet et lord Tandol. Il n'y eut que Margaret et Francis qui s'en aperçurent. Margaret n'était qu'un enfant; elle devait s'y méprendre. Elle crut deviner que son oncle Edgard avait une prédilection particulière pour oncle Francis, et [illegible] de l'en remercier, car elle aussi l'affectionnait beaucoup, elle lui jeta mièvrement ses deux bras autour du cou et le baisa sur le front en riant de son plus doux rire argentin; mais Francis ne s'y trompa point. Eclairé par ses propres rancunes, il comprit d'instinct que c'étaient là deux ennemis irréconciliables sans doute, qui se retrouvaient en présence.

—Margaret, tu aimes donc bien Edgard? Et toi, Edgard, l'aimeras-tu bien? poursuivit Ethelréda.

Sa voix avait une inflexion suppliante, anxieuse presque. Quelque vague soupçon s'était-il glissé dans son âme?

—Chère sœur, c'est toi que j'aime en ta fille! dit Edgard.

La réponse était équivoque: elle avait jailli de ses lèvres comme la formule la plus avouable d'une résolution cruelle enracinée depuis longtemps dans le for le plus intime de sa conscience. Les yeux d'Ethelréda s'attachèrent sur les siens afin d'y surprendre sa pensée; mais elle fut obligée de les baisser aussitôt devant la fixité ferme et froide de sa prunelle, n'en pouvant plus supporter l'éclat.

Ah! c'est qu'Edgard n'était plus ce jeune écervelé, cet aimable évaporé dont la réflexion ne tempérait jamais les saillies ni la pétulance, et qui, né sensible et bon, mais impatient de tout frein, aussi incapable de suivre avec persévérance une bonne pensée que d'en combiner systématiquement une mauvaise, n'avait recouvré soudain que pour quitter la maison paternelle cette énergie de volonté que se vante avec raison de posséder tout Anglais, bien qu'elle prouve moins encore la solidité de son caractère que l'immensité de son orgueil. L'expérience, le malheur peut-être, plus que les années, l'avaient mûri. A son maintien, à son regard, on ne pouvait douter qu'il n'eût le sentiment de sa valeur et de sa force. Lady Rose et sir John, frappés du changement, en avaient aussi subi l'influence. Le jeune homme avait fait place avant l'âge à l'homme fait, et celui-ci, tout en inspirant à qui l'approchait une sympathie involontaire, commandait en même temps l'estime et le respect.

On s'était assis en arc de cercle devant la cheminée du parloir, où rayonnait un joli feu de houille, arrangé sur la grille avec un soin minutieux, avec cette élégante propreté qu'apportent les Anglais dans tout ce qui touche au confort et peut contribuer aux joies domestiques. Lady Rose occupait un des coins, le premier en entrant dans la pièce. Venaient ensuite Ethelréda, ayant à sa droite Francis, qui tenait sur ses genoux sa petite nièce chérie, miss Margaret; après lui, Edgard, et après Edgard sir John; après sir John lord Tandol, vis-à-vis de la femme du baronnet, à l'autre coin du foyer, où il figurait avec elle un des deux côtés de la corde de l'arc. Quant à Ralph, ce n'est qu'en hésitant qu'il avait enfin pris place, un peu en arrière, entre Francis et Ethelréda, comme pour éviter les yeux de son cousin; mais celui-ci, se trouvant au point juste d'intersection qui correspondait au milieu de la cheminée, n'avait qu'à détourner un peu la tête pour l'envelopper rapidement dans le même regard qu'il promenait parfois autour de lui.

Dick venait d'entrer, apportant un large plateau qu'il déposa sur une table à thé, à quelques pas d'Ethelréda et de lady Rose. L'eau bouillante s'évaporait en imperceptibles rubans de fumée par les orifices les plus étroits du couvercle et du goulot de la théière; mais une bouilloire en métal brillant et poli comme l'argent, posée depuis un instant entre deux des créneaux du bord de la grille, commençait à rendre ce murmure de plus en plus sonore et prolongé qui annonce l'intensité croissante du calorique, et c'était dans cette eau de la bouilloire qu'on devait infuser le thé, celle qui était dans la théière n'ayant d'autre destination que d'en bien échauffer successivement toutes les parois. Ethelréda beurrait, en attendant, des tranches de pain empilées sur plusieurs assiettes; lady Rose la regardait faire en silence, et ni le baronnet ni lord Tandol, absorbés comme elle dans cette machinale contemplation, n'avaient encore échangé un mot. Francis seul, pour distraire Margaret, lui glissait de loin en loin quelque parole caressante à l'oreille, dont l'enfant, émue de reconnaissance, le remerciait par un tendre baiser sur le front et sur les joues. Ralph, toujours impuissant à dominer son émotion, [illegible] de satisfaction paternelle; Edgard [illegible] de demeurer impassible.

Dick, qui n'était pas sorti, s'approcha [illegible] de lady Rose, afin de l'avertir qu'il lui semblait que l'eau de la bouilloire avait acquis le degré d'ébullition nécessaire. Lady Rose [illegible] de vider l'eau [illegible] et, [illegible] Dick y versa méthodiquement celle qui était sur le feu; puis, se retirant d'un pas discret, il ferma la porte du parloir sans faire plus de bruit qu'un fantôme dont l'ombre eût rasé la surface du parquet, bien que ce fût un Gall haut de six pieds, ancien piper d'un régiment de Highlanders, auquel il avait souvent en marche joué sur sa cornemuse l'air national de [illegible].

—Cher Edgard, dit lord Tandol, je compte qu'après avoir pris le thé vous ne refuserez point de nous conter un peu plus au long que le temps ne vous a permis [illegible] les divers épisodes de votre voyage hors de l'Angleterre, car voilà près de six ans que vous manquez à votre famille, et je vous assure que le retour de mon fils aîné Ralph ne m'avait nullement consolé de votre absence, non plus de votre cousin Francis.

—Je vous remercie, milord, répondit Edgard, de l'affectueux intérêt que votre seigneurie veut bien me témoigner; je remercie Francis de l'excellent souvenir qu'il avait conservé de son cousin. Vous saurez tout; je m'engage à ne rien taire, à ne déguiser rien. Parmi les nombreuses imperfections dont [illegible] Dieu, le malheur et le temps m'ont corrigé, il en est du moins deux, la forfanterie, le mensonge, que jamais personne n'a été en droit de reprocher au fils du très honorable sir John Rose. Je ne me rappelle point qu'en aucune circonstance, pour quelque motif que ce pût être, j'aie trahi ni fraudé la vérité.

—Oh! non, non! s'écria lady Rose, remuée au plus profond de ses entrailles, mon Edgard a toujours été la sincérité, la vérité même.

—C'est pourquoi j'ai toujours été convaincue, affirma le baronnet, que Dieu, dans sa miséricorde, aurait enfin pitié de notre douleur, et le ramènerait dans les bras de son père, dont l'amour est non moins grand que le vôtre, milady, vous ne l'ignorez point.

Ethelréda s'était levée.

—Milord, demanda-t-elle en s'adressant dans la même inclinaison de tête à lord Tandol et au baronnet, votre courtoisie daignera-t-elle autoriser la sœur de notre bien-aimé Edgard à lui offrir la première tasse de thé?

—Oui! oui! dit lord Tandol, d'autant plus qu'il est dans ce moment l'hôte de son père, comme le plus d'honneur que pour lui, dans quelques jours, quand il sera le mien.

—Va, ma fille, et embrasse Edgard pour sa mère et pour moi, continua le baronnet.

—Si milady Mordaunt y consent, je serais heureux que ce fût aussi pour moi! dit Francis d'une voix vibrante.

Ralph gardait le silence. A son tour, il se leva, s'approcha de Margaret, effleura son front du bout des lèvres, et fit signe à Francis de la présenter à Edgard, pour qu'il rendît à l'enfant le baiser de la mère, ce qui dans sa pensée, équivalait indirectement au désir exprimé par Francis. Edgard, lorsqu'Ethelréda l'eut embrassé, la pressa tendrement sur son cœur, puis se pencha vers Margaret qui lui tendait en souriant sa fraîche et jolie bouche entr'ouverte comme une grenade mûre. En sentant lui passer sur la joue le souffle de cette poitrine innocente, il pâlit, chancela, ses yeux s'emplirent de larmes. Toutefois ce moment de faiblesse fut court, C'était un de ces hommes dont la trempe particulière n'émousse point la sensibilité; elle la dompte et la sacrifie à l'accomplissement du devoir. Il baisa, comme Ralph, Margaret au milieu du front et dit d'un ton calme:

—La vie a de rares épreuves, l'honneur d'impitoyables exigences; mais quel ressentiment personnel ne fondrait sous la tiède haleine d'un enfant!

—Le mot était lâché; il portait loin: Ethelréda en tressaillit, Ralph en fut atterré. Du contre-coup de la sensation, Francis devint aussi pâle qu'Edgard; lord Tandol, le baronnet et lady Rose n'y virent au contraire qu'une allusion accidentelle aux paroles d'encouragement qu'on accusait Ralph d'avoir prodiguées jadis à l'inconduite de son cousin.

L'impression produite, l'instant d'incertitude et de malaise qui en fut la conséquence ne tarda point à s'effacer.

—Et maintenant, dit le baronnet en posant le bol vide sur la tablette de la cheminée, nous voilà prêts à t'entendre, Edgard.... Tu as la parole.

La nuit était triste et sombre, une nuit de décembre à Londres: pluie glaciale et fine qui transperce le pauvre jusqu'aux os; ciel bas et brume épaisse, où l'étroite clarté des becs de gaz ne fait qu'accentuer à nos yeux, agrandie par la fatigue, la monotonie mélancolique des ténèbres. Un silence morne, coupé çà et là de quelques roulement précipités de voiture, envahissait de proche en proche les rues les plus populeuses du West-End.

Que Dieu est bon pour ceux qu'il aime! Partout la désolation, la misère, la souffrance; mais ici, sous le toit de cet homme privilégié, les arts, le luxe, le génie, l'omnipotence du capital, ont savamment aménagé tout ce qui aide à supporter l'existence. Quoi de plus doux que de lire ou d'écouter un récit attachant au coin du feu!

Edgard commença.

(*A continuer.*)

Signal d'incendies, par Télégraphe.

Les cloches d'alarme annonçant un incendie désigneront le quartier ainsi qu'il suit:

Par exemple, lorsque l'alarme est donnée par la boîte No. 128, les cloches frapperont 1 coup, puis, 5 secondes après elles frapperont 2 coups, et 5 secondes après, 8 coups indiquant ainsi 128. *L'alarme* ne sera répété que de 10 en 10 secondes. Autre exemple, pour désigner la boîte No. 45, les cloches frapperont 4 coups, puis un moment après 5 coups—ce qui indiquera que le feu a éclaté dans le voisinage de la boîte 45.

Si l'incendie s'étend, les cloches frapperont 15 coups; s'il devient général, 25 coups. Alors, toutes les pompes de la ville devront se porter au quartier où se trouve la boîte qui a signalé l'incendie.

Les boîtes désignées par une étoile sont automatiques.

5 Coin Harmonie et Levée.
6 Coin Washington et Chippewa.
7 Marché Neuvième.
8 Coin Carondelet et Huitième.
9 Coin Prytania et Neuvième.
12 Coin Magnolia et Washington.
13 Coin Sixième et St-Denis.
*14 Case à pompe No. 22.
15 Case à pompe No. 23.
16 Compagnie Lafayette No. [illegible]
17 Coin Live Oak et Première.
18 Coin Magasin et St-André.
19 Coin Rousseau et Ste-Marie.
21 Coin St-Charles et Première.
23 Coin Dryades et St-André.
*24 Marché Keller.
25 Coin Jackson et Colliseum.
26 Coin Jackson et Liberté.
27 Coin Seconde et Dryades.
28 Coin Market et Levée.
31 Coin Henderson et Levée.
32 Case à pompe No. 12.
34 Case à pompe No 1.
35 Coin Market et Chippewa.
36 Station de Police du 2nd. Pré[illegible]
37 Coin Race et Magasine.
38 Coin Melpomène et Camp.
41 Station de Chevaux, rue St-Ch[illegible]
42 Case à pompe No. 22, rue Thalia.
43 Coin Franklin et Terpsichore.
45(?) Coin Gaiennié et Nouvelle Levée.
46 Case à pompe No. 6, rue St-Joseph.
51 Coin Constance et Erato.
52 Coin Camp et St-Joseph.
53 Case à pompe No 15, rue Calliope.
54 Coin Nouveau Bassin et Triton Walk.
56 Coin Howard et [illegible].
57 Coin Magnolia et Erato.
61 Coin Erato et Franklin.
62 Coin Julia et Levée.
63 Pied de la rue Julia.
72 Coin Canal et Levée.
73 Coin Magazin et Girod.
*74 Coin Natchez et Tchoupitoulas.
*81 Coin Canal et Camp.
82 Case à pompe No 8 et City Hall.
83 Case à pompe No 12.
84 Coin Carondelet et Commune.
121 Coin Rampart et Canal.
123 Coin Rampart et Poydras.
124 Case à pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse rue Girod.
126 Coin Commune et Rocheblave.
127 Coin Claiborne et Poydras.
141 Coin Bienville et Vieille Levée.
142 Coin St-Louis et Royale.
143 Case à pompe No 7, rue Dauphine.
145 Coin Bourgogne et Toulouse.
146 Pélican H. & L. No 4, rue [illegible]
151 Canal et Robertson, Wood's Press.
152 Coin Bienville et [illegible].
153 Coin Derbigny et Conti.
214 Coin Vieille Levée et St-Philippe.
215 Station de police, Place Jackson.
216 Coin Hôpital et Dauphine.
217 Case à pompe No 19, rue Dumaine.
[illegible] Coin Tremé et Esplanade [illegible]
[illegible] Coin Rampart et Barracks.
[illegible] Marché Tremé et Prison de paroisse.
[illegible] Case à pompe No 21, rue Claiborne.
[illegible] Coin Chemin du Bayou et Claiborne.
[illegible] Case à pompe No 3, Chemin du Bayou.
[illegible] Coin St-Anne et Miro.
[illegible] Steam Factory, François et Broad.
[illegible] Case Hook & Ladder No 2.
[illegible] Case à pompe, No 1, rue Esplanade.
[illegible] Case à pompe No 2, rue [illegible].
[illegible] Station de police, rue Champs-Elysées.
[illegible] Coin Dauphine et Esplanade.
[illegible]
[illegible] Coin Claiborne et St-Bernard.
[illegible] Coin [illegible] et White, R. R. Depot.
[illegible]
*[illegible] Coin [illegible] et Urquhart.
*[illegible] Coin Mandeville et Claiborne.
*[illegible] Coin [illegible] et Levée.
[illegible] Marché Washington.
[illegible]
[illegible] Case à pompe No [illegible]
[illegible] Coin Dauphine et Independence.
[illegible]

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS. LIGNE POSTALE DE NEW-YORK AU HAVRE.

[illegible] LABRADOR, [illegible] CANADA, [illegible]

PRIX DU PASSAGE [illegible]

LOUIS DE BEBIAN, Agent [illegible]

Pour New-York directement.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants: KNICKERBOCKER, NEW ORLEANS, HUDSON, CORTES.

Le steamer HUDSON, [illegible] Jeudi 15 Fev. à 8 h. A. M. [illegible]

ARRANGEMENT D'HIVER

[illegible] CAMELIA [illegible]

Pour Grand Ecore.

[illegible]

OPELOUSAS

[illegible]

BAYOU LAFOURCHE.

[illegible] TRENTON. [illegible]

Compagnie d'Assurance du PEUPLE de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 5, RUE ST-PIERRE.

CINQUIÈME ETAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT [illegible]

Notice to Tax Payers.

[illegible]

VAPEURS.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

[illegible]

PRIX DU PASSAGE:

[illegible]

Passage pour l'Europe.

[illegible] WHITE STAR LINE. [illegible] ALLAN LINE. [illegible]

A. K. MILLER & Co.

[illegible]

[redacted]

[illegible]

PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH TO ST. LOUIS, CHICAGO, LOUISVILLE AND CINCINNATI.

[illegible]

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.

LIGNE DE MOBILE.

[redacted]

[illegible]

New Orleans & Mobile Rail-Road. MOBILE LINE.

[redacted]

THE GREAT THROUGH ROUTE TO THE EAST, NORTH AND WEST, Via MONTGOMERY, Via ATLANTA, and Via St-LOUIS, CARRYING THE U. S. MAIL.

[illegible] WITHOUT CHANGE [illegible]

[redacted]

GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et du Texas, de Morgan.

[illegible]

Banque Nationale de l'Union, A LA NOUVELLE-ORLEANS DANS L'ETAT DE LA LOUISIANE [illegible] JEUDI 25 JANVIER 1877.

[illegible]

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands, de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

PAUL FOURCHY, Président. G. W. NOTT, Secrétaire.

[illegible]

DIRECTEURS: P. MASPERO, ED. TOBY, D. FATJO, P. FOURCHY, S. E. KELLY, H. W. SMITH, CHAS. LAFITTE, J. J. FERNANDEZ, B. A. CHAFFRAIX, J. M. ALLAIN.

[illegible]

Crescent Mutual Insurance Company.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans.

DIX-NEUVIÈME ETAT

[illegible]

A. CHIAPELLA, Président. J. H. CRAWFORD, Secrétaire.

[illegible]

CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE ET SOCIÉTÉ DE LA VALLÉE DU MISSISSIPI [illegible]

[illegible] JEFFERSON DAVIS, Président. CYRUS BUSSEY, Premier Vice Président. W. C. BLACK, Second Vice-Président. A. R. KENNEDY, Trésorier. C. R. FENNER, Avocat. WALTER V. CROUCH, Secrétaire.

[illegible]

ASSURANCES.

Mechanics and Traders' Insurance Company,

[illegible]

LLOYD R. COLEMAN, Président. JAMES A. WHITE, Secrétaire.

[illegible] EDGAR GRIMA, Notaire public.

[illegible]

Commercial Insurance Company of New-Orleans.

DIXIEME ETAT ANNUEL.

[illegible]

THOS. A. ADAMS, Président.

[illegible] WM. H. HOLMES, [illegible]

Société du Crédit Foncier de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

Hibernia Insurance Company,

JOHN HENDERSON, président. P. IRWIN, vice-président. THOS. F. BRAGG, secrétaire.

[illegible]

ASSURANCES.

RAPPORT ANNUEL DU Bank and Insurance Clerks' Mutual Aid and Protective Association.

[illegible]

New Orleans Crédit Foncier Association.

[illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA

[illegible]

RAPPORT ANNUEL DE LA Société de Bienfaisance Mutuelle du Pélican.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE.

[illegible]